

I. - Quand "le général de l'ombre" allait à l'école...

FEUILLETONS d'abord quelques journaux... Pour le Weltwoche de Zurich, c'est « un homme sans visage » ; pour Paris-Presse, c'est « un général invisible » ; pour la Westdeutsche Allgemeine d'Essen, c'est « l'homme aux mille visages » ; pour Combat, c'est « le personnage le plus énigmatique et le mieux dissimulé de l'histoire » ; pour la Westdeutsche Tageblatt de Dortmund, c'est « le général de l'ombre » ; pour Aux Ecoutes, c'est « le roi de l'espionnage » ; pour le Christ und Welt de Stuttgart, c'est « l'homme dont on ne sait rien » ; pour le Sunday Telegraph de Londres, c'est « le Phénix secret de l'Allemagne » ; pour Time de New York, c'est « le docteur » ; pour l'Allgemeine Zeitung de Mayence, c'est « l'homme le plus dangereux de l'Occident » ; pour le quotidien suédois Stockholm Tidningen, c'est « un étrange chef d'espions » ; pour le Daily Express de Londres, c'est « un général de Hitler qui maintenant espionne pour des dollars », etc.



— l'Humanité —

23 Juin 66



DECLASSIFIED AND RELEASED BY
CENTRAL INTELLIGENCE AGENCY
SOURCES METHODS EXEMPTION 3B2B
NAZI WAR CRIMES DISCLOSURE ACT
DATE 2001 2005

Une enquête d'Alain GUERIN

avec la collaboration de Jean HANSI

Ce palmarès journalistique définit-il un homme ou procède-t-il d'une légende ? Répondre à cette question est un des buts de cette enquête. Une question parmi d'autres et que l'on pourrait, d'ailleurs autrement poser. Comme cela, par exemple : Reinhard Gehlen, l'actuel président du BND, a-t-il connu depuis 25 ans un destin exceptionnel et est-il actuellement l'un des derniers et des plus fervents prosélytes de la « guerre froide », l'un des plus dangereux revanchards de Bonn, un homme qui peut monter une grave provocation sur cette terre explosive qu'est encore l'Allemagne ? Question qui prend tout son sens, toute sa portée, quand on sait que le BND est le Bundesnachrichtendienst, c'est-à-dire le Service fédéral de renseignements d'Allemagne de l'Ouest, l'organisation héritier de ces espions allemands que Jacques Bloch-Morhange a pu appeler « les faiseurs de guerre »... (1)

Une enquête sur Gehlen donc.

Pour être très prisé en l'ordinaire de nos jours, ce genre d'enquête n'en présente pas moins bien des difficultés si l'on veut éviter toute affabulation. Les gens du secret pratiquent volontiers l'intoxication, même indirecte et c'est un snobisme de l'ombre que d'affecter de ne plus distinguer la frontière entre le mensonge et la vérité. Aussi bien notre propos sera-t-il ici de nous en tenir aux faits...

Le premier fait de la vie d'un homme, c'est sa naissance. Reinhard Gehlen naquit à Erfurt, en Thuringe, le 3 avril 1902, dans l'appartement qu'occupait son père, au No 63 de la Löberstrasse. Qui était ce père ? C'était un oberleutnant (lieutenant) de l'armée du Kaiser. Walther Gehlen, lui-même fils d'un conseiller gouvernemental de la monarchie prussienne. Et sa mère ? Katharina Margarete van Vaeckewyck appartenait à une famille noble d'origine flamande. Reinhard fut le premier fils du ménage. Il avait trois ans quand naquit son frère cadet Walter, futur juriste.

La famille Gehlen ne resta que quelques années à Erfurt. En 1908, en effet, l'oberleutnant quittait l'armée et la Thuringe pour s'installer sur les rives de l'Oder, à Breslau (l'actuelle Wroclaw polonaise). En association avec l'oncle de Reinhard, son frère Max, docteur en droit de l'Université de Leipzig, l'oberleutnant avait acheté les Editions Universitaires Royales Ferdinand Hirz, au N° 1 de la Königsplatz.

C'est donc au gymnasium (lycée) de Breslau que Reinhard Gehlen passe en 1918 le diplôme équivalent à notre baccalauréat. Il a 16 ans et demi. Il vit son adolescence dans une Allemagne militairement défaite et économiquement ruinée. Pour d'autres fils de la noblesse et de la bourgeoisie, la guerre de 1914-1918 et ses suites tragiques auront été l'occasion d'ouvrir les yeux et de se ranger aux côtés de la classe ouvrière. C'est le contraire que verra le jeune Reinhard. Il applaudira avec sa famille au sanglant écrasement de l'épopée spartakiste et fidèle à la tradition prussienne de ses ancêtres, c'est le métier des armes qu'il choisira dans l'Allemagne officiellement sans armée.

Son destin est désormais tracé : dès qu'il le peut, il devient fahnenjunker (élève officier) dans la Reichswehr renaissante, dans la R-ichswehr renaissante, où il est admis le 20 avril 1920, à peine âgé de 18 ans.

Qui a choisi ces cinquante officiers ? Les nazis bien sûr, au pouvoir depuis deux ans et qui, par la loi du 16 mars 1933, viennent de constituer une Wehrmacht déjà forte de 36 divisions. Ce sont toujours les nazis qui admettent Reinhard Gehlen à la Kriegssakademie (Académie de guerre) qu'ils viennent de rouvrir en violant une nouvelle fois le traité de Versailles.

Il est vrai que, comme le fait excellemment remarquer Julius Mader (2), toute la famille

Gehlen fut, dès le début, au mieux avec les hitlériens. Les Editions Ferdinand Hirz avaient reçu le titre d'« entreprise modèle national-socialiste ». Le président de la « commission de contrôle du parti pour la protection des écrits nationaux-socialistes » avait inscrit dans la « bibliographie national-socialiste » le principal ouvrage du père de Reinhard. Et quand son jeune frère Walter Gehlen avait soutenu une thèse de doctorat en droit à l'université de Breslau, c'avait été sur le point de savoir si un député devait se sentir responsable devant ses électeurs ou si, au contraire, comme le pensait l'imprésrant, il ne devait se soucier que de la raison d'état.

Politiquement sûr aux yeux des nazis, le jeune officier Reinhard Gehlen ne l'était pas moins à ceux des hobereaux prussiens. En effet, quand il s'était marié, le 10 septembre 1931, à Glogau (l'actuelle Glogow polonaise), il avait pris pour femme Herta Charlotte Agnès Hélène von Seydlitz-Kurzbach, fille de Junkers dont les propriétés débordaient même alors sur le sol de Pologne.

Entreprise modèle national-socialiste

Des dons d'homme de guerre et un esprit voué au culte de la revanche assurent au jeune Gehlen une rapide et brillante carrière, d'autant plus remarquable que malgré les violations répétées du traité de Versailles, les places sont alors rares dans l'armée allemande. Ainsi, le 1er décembre 1923 est-il nommé lieutenant (sous-lieutenant) et affecté à la 2^e batterie du III^e régiment d'artillerie à Schweidnitz (l'actuelle ville polonaise de Świdnica). Le 3^e régiment est un austbildungsgregiment (régiment de formation). Cette affectation illustre le souci qui sensible alors primordial pour Reinhard Gehlen : celui d'acquérir le maximum de connaissances militaires. D'ailleurs, quand il quitte Schweidnitz c'est, en 1928, pour aller passer deux ans à l'école de cavalerie de Hanovre. Il en sortira oberleutnant (lieutenant).

Dès lors, l'ascension est continue. Hauptmann (capitaine) à 33 ans, il est à la même époque, en 1935, choisi pour être un des cinquante gradés qui accèdent au titre de général-stab (breveté d'état-major).

Le colonel vient d'avoir 40 ans...

Maintenant qu'il porte le revers amaranthe qui distingue les officiers d'état-major sous le III^e Reich, la course aux nonnes du fils de l'éditeur de Breslau va s'accélérer.

Ses dix-huitième et dix-neuvième années sous les armes, il les passe à Liegnitz (l'actuelle ville polonaise de Legnica) comme chef de batterie au 18^e régiment d'artillerie, et c'est comme major (commandant) à l'état-major de la 21^e division de la 8^e Région militaire qu'il participe à l'invasion de la Pologne.

1940, ruée sur la France. Reinhard Gehlen poursuit dans la « guerre-éclair » la carrière de spécialiste du « bureau opérationnel » (officier « I A ») qu'il a entrepris sous la protection du général Von Manstein. C'est comme officier liaison qu'il savoure le plaisir d'envahir notre pays. Ses missions le font circuler entre le quartier général du maréchal von Brauchitsch, l'armée de von Busch et les « panzer » des généraux von Hoth et Guderian.

Déjà, pourtant, Hitler prépare la guerre à l'Est. Successivement adjudant (alde de camp) du chef d'état-major de l'armée de terre Halder, puis chef du « groupe Est » du bureau opérationnel, sous les ordres d'un officier qui connaît Liusard une certaine célébrité, Heusinger, Reinhard Gehlen participe à la mise au point du dispositif d'agression contre l'URSS, le Plan Barberousse. Il s'y distingue et connaît, ce printemps, une décoration et une promotion. En juin, il est en effet décoré de la Kriegsverdienstkreuz I. Klasse mit Schwertern (Croix de Guerre pour le Mérite de 1^{re} classe avec Epée), tandis que, le 1er juillet 1941 il est promu oberstleutnant (lieutenant-colonel).

Durant les premiers mois de la « campagne de Russie » l'oberstleutnant Gehlen continue d'être un officier « I A », c'est-à-dire chargé des questions opérationnelles. (en France, le 1^{er} Bureau de l'état-major), mais sa spécialité va bientôt changer. En effet, le général Franz Halder, qui est son patron depuis octobre 1940, a des ennus avec le « Service 12 » de son état-major : le « Fremde Heere Ost » (Armées Etrangères Est). Dirigé par un colonel vieillissant, Kinzel, le « Service 12 » ne fournit pas sur les « souvenirs » les informations détaillées qu'un chef d'état-major des armées de terre (O.K.H.) comme Halder est en droit d'attendre de son service de renseignement. Cette pénurie de « secrets » est particulièrement itéchue quand la Wehrmacht, d'abord victorieuse, connaît en URSS ses premiers revers.

Au printemps 1942, le général Halder congédie donc Kinzel de la direction du « Fremde Heere Ost ». Pour le remplacer il choisit un officier de son état-major qui vient d'avoir quarante ans : Reinhard Gehlen et qu'il fait, à cette occasion nommer Oberst (colonel). Jusqu'à maintenant officier « I A » (opérations), le fils de l'éditeur de Breslau devient donc officier « I C » (renseignements — l'équivalent du 2^e Bureau dans les états-majors français). Et d'emblée à un rang élevé : chef d'un service groupant plusieurs centaines de gradés et dont la compétence s'étend à la Scandinavie au sud des Balkans, en englobant toutes les questions relatives à l'ennemi : No 1 du III^e Reich : l'Union Soviétique.

Les voleurs de sacoches

De sa nouvelle situation, Reinhard Gehlen comprend d'emblée l'ampleur et l'intérêt... Entre l'Abwehr (3) d'un admiré Canaris, qui s'essouffle et se prend lui-même au piège de ses intrigues avec certains agents anglais ou américains, et le S.D. (4) de Schellenberg dont le machiavélisme est parfois gêné par la folle fanatique et bornée de certains dirigeants nazis, le nouveau chef du Fremde Heere Ost sent qu'il y a une place à prendre. D'emblée, il concorde le projet d'un service « uniquement voué au renseignement et à l'action antisoviétique. L'anticommunisme doit être la seule règle de ce service — logiquement, il obéira donc au meilleur anticommuniste de l'époque : Adolf Hitler, mais il ne se laissera pas pour autant freiner par les règlements de comptes de la camilla Hitlerienne, pas plus d'ailleurs que par les intrigues des divers états-majors de la Wehrmacht.

A la tradition prussienne, il demandera son sens de l'organisation : à l'« ordre nouveau » des nazis, son efficacité sanglante ; à l'un et à l'autre, leur mépris de l'homme et leur volonté d'hégémonie.

Le modernisme mêlé à l'absence de scrupules lui permettront de pratiquer dans une « guerre totale » le « renseignement total » (politique et militaire, scientifique et économique, etc.) et dans son désir

de subversion et de provocation, de ne pas tenir compte de la règle de l'espionnage qui veut que soient soigneusement repérés l'action et le renseignement.

Tel sera le service — essentiellement contre-révolutionnaire, cette machine de guerre ne devra pas disparaître avec celui qui en permit la naissance : les Reichsmarks d'Hitler, les dollars des Etats-Unis et les Deutschemarks d'Allemagne fédérale pourront aussi, tour à tour, en être le carburant...

Mais n'anticpons pas... Nous sommes encore en 1942...

La manière dont Reinhard Gehlen a profondément modifié et totalement remodelé le service dont il venait de prendre la tête apparaît très clairement quand on se réfère à la comparaison faite par Julius Mader (2) entre le Fremde Heere Ost et son homologue pour le front de l'ouest : le Fremde Heere West. Alors que le premier va voir ses effectifs multipliés par dix et va préfigurer par ses méthodes la CIA américaine (5) actuelle, le second va demeurer un service de l'état-major surtout soucieux d'exploitation militaire et de synthèse et très comparable au 2^e Bureau français de l'entre deux guerres. Gehlen « prit de nouvelles voies », conclut Mader. C'est tout dire.

Simultanément, le nouveau chef du Fremde Heere Ost obtient de ses chefs des « pouvoirs spéciaux » et la mutation de dizaines, puis de centaines de jeunes gradés dont il a besoin dans son service. Des jeunes gradés et des cadres de toutes sortes : chimistes et géographes, économistes et physiciens, linguistes et policiers, fauconniers et médecins, imprimeurs et parachutistes, etc.

Peignant l'amitié pour Canaris alors qu'en avril 1945 il le laissera exécuter sans lever le petit doigt, l'oberst Gehlen obtient du chef de l'Abwehr qu'il lui « cède » une grande partie de son Ostabteilung (section Est), cet organisme dont Ian G. Colvin a pu écrire (6) : « l'incomparable département russe du contre-espionnage que Canaris avait mis au point ». Simultanément, il crée et organise un nouveau corps : les Frontanlaerungstruppen (troupes de renseignements sur le front), subdivisées en régiments et en compagnies, placées sous les ordres d'officiers « I C » spécialement choisis. Une des premières directives que donnera Gehlen à ces nouvelles troupes lorsqu'il les enverra derrière les lignes soviétiques — par infiltration ou par parachutage — sera d'assassiner le maximum d'officiers de l'Armée Rouge afin de leur voler leurs sacoches.

Ces voies de sacoches, le chef du Fremde Heere Ost les ordonne au moment même où il affecte de nouvelles missions au Gruppe II et au Gruppe III de son service. Tandis que la 3^e section doit se consacrer « à la liquidation des partisans », la 2^e doit porter tous ses efforts sur l'interrogatoire des prisonniers de guerre. Un centre est d'ailleurs organisé à cet effet : le fort de Boven, près de Lötzen.

Dans ce fort sont amassés des officiers et soldats de l'Armée Rouge « razzies » par les gens de Gehlen dans les divers camps de prisonniers soviétiques. Pour ces « razzies » aussi l'oberst a donné ses instructions : les responsables du Parti Communiste, les fonctionnaires, les scientifiques et les artistes doivent être spécialement recherchés...

(A suivre.)

16 - ESPIONS ALLEMANDS - 1918-1850 » — Paris, 1950.

2^e Dans son livre « Die graue Hand » (La main grise) — Berlin, 1961.

(3) Exactement Abwehr Ausland (contre-espionnage à l'étranger) de l'OKW (état-major général des armées de terre, de l'air et de mer). L'amiral Wilhelm Canaris en était le chef depuis 1939.

(4) Exactement SD für Ausland (service de sécurité à l'étranger), soit l'AMT VI (sixième bureau) du RSHA (Bureau central de Sécurité du Reich). Sous l'autorité du chef supérieur des SS Heinrich Himmler, les chefs SS Heydrich — avant d'être exécuté par la Résistance à Prague — et Kaltenbrunner ont successivement dirigé le RSHA. On a une idée de l'importance du RSHA dans le monde nazi quand on sait que sont AMT IV (quatrième bureau) n'était autre que la Gestapo (Police secrète d'Etat). (5) Central Intelligence Agency.

(6) Dans son livre « Admiral Canaria, chef des Geheimdienste » (L'amiral Canaris, chef du service secret). Vienne, Munich, Zurich, 1955.



Le colonel Reinhard Gehlen venait d'avoir 40 ans...



Le S.D. (Service nazi de Sécurité à l'étranger) était placé sous l'autorité suprême de Himmler, le chef supérieur des S.S., que l'on voit ici haranguant ses troupes à Linz (en Autriche).